

LE
ROBINSON D'EAU
DOUCE.

—
CHAPITRE VII.

Ce qu'on pense de moi à Bourges.

(Suite.)

—Monsieur, finit par dire Denis, dispensez-moi de vous répondre.

—Le résultat de ces rumeurs calomnieuses et de ce silence charitable, fut que ma mère dût renoncer à l'espoir de trouver un précepteur de mérite, le seul dont elle voulût.

Il fut alors résolu que j'entrerais à Bourges, dans le pensionnat de M. Morin. Ma mère se décida pour cet établissement à cause de sa réputation et parce que la capitale du Berri étant assez proche de Puyjoubert, les visites maternelles seraient faciles. Nous partîmes un jeudi. M. Morin ne nous connaissait pas ; mais il n'eut pas de peine à deviner en ma personne un futur pensionnaire, aussi fûmes-nous accueillis avec empressement.

Vint le moment de décliner mon nom. Je n'oublierai jamais l'étonnement qui se peignit sur les traits du chef d'institution lorsque ma mère dit :

—Mon fils se nomme Georges de Puyjoubert.

Cet étonnement se traduisit par une grimace involontaire que M. Morin reproduisit deux ou trois fois, afin sans doute de faire croire à un tic nerveux. Il n'était pas beau le chef d'institution !

Madame, finit-il par dire, je suis bien heureux, bien flatté, bien fier, bien honoré que vous ayez songé à mon modeste pensionnat pour monsieur votre fils ; seulement je crains...vous me permettrez de vous faire remarquer, avec tout le respect que je vous dois, qu'un précepteur particulier lui conviendrait peut-être mieux. Mon établissement est certes un pensionnat de premier ordre, cependant, je dois vous en avertir, je n'ai guère que des enfants de la petite bourgeoisie. Et puis la discipline est sévère, très-sévère. Ne craignez-vous que M. de Puyjoubert, élevé jusque là au milieu de la liberté d'un parc seigneurial, ne s'ennuie dans mon étroite cour ? Enfin, madame, et c'est par là que j'aurais dû commencer, ma maison est pleine, il ne me reste plus de place au dortoir, au réfectoire, à l'étude. Croyez, madame, à tous mes regrets, etc, etc.

—Il suffit, monsieur, dit ma mère en se levant et en gagnant la porte.

Il était temps ! depuis quelques minutes, je me tenais à quatre pour ne pas dire à M. Morin que son pensionnat n'était pas le Péron, et que nous en trouverions d'autres qui le valaient bien.

Nous allâmes de ce pas chez M. l'abbé Robert, le chef d'une institution ecclésiastique. Celui-ci connaissait ma mère et moi. C'est pour cela, sans doute, qu'il se hâta de vanter l'éducation privée, et de la mettre bien au-dessus de l'éducation des établissements publics, même des mieux

tenus. Il conclut en conseillant à ma mère de me garder auprès d'elle jusqu'à quatorze ou quinze ans ; à cette époque, il se ferait un plaisir, un bonheur, etc, etc. de m'ouvrir à deux battants les portes de sa maison.

Mme de Puyjoubert, en femme d'esprit, remercia M. l'abbé de ses conseils, et parut convaincue par ses arguments.

A peine fûmes-nous de retour à notre hôtel, que ma mère pâlit affreusement ; je crus qu'elle allait se trouver mal.

—Ah ! Georges me dit-elle, quelle triste réputation il faut que tu te sois faite, pour qu'on te refuse ainsi !

—Ne pleurez pas, maman, répondis-je ; ce sont de méchantes gens qui auront dit du mal de moi à M. Morin et à M. Robert. Je suis bien sûr que je serais accueilli au lycée avec empressement. Allons-y, je vous en prie.

—Non, dit ma mère, j'ai peur d'être refusée et c'est assez d'humiliations en un jour. Nous allons retourner à Puyjoubert. Là j'examinerai, je réfléchirai. Que tout cela te serve de leçon, mon cher enfant ; tu le vois, on est puni, même en ce monde, des fautes qu'on commet. N'est-ce pas, Georges, que dorénavant tu vas me dédommager des chagrins que tu m'as causés aujourd'hui ?

—Oh maman ! m'écriai-je, je vous en réponds. Je veux faire de tels progrès et être si sage, qu'avant trois mois M. Morin et M. Robert se repentent de leur conduite à mon égard.

—Que le bon Dieu t'entende, mon enfant, dit ma mère, et te fasse la grâce d'être fidèle à ces résolutions plus que tu ne l'as été jusque-là à des promesses du même genre !

—Pour cette fois, dis-je d'un ton ferme, c'est tout de bon. Allons-nous-en, maman. Il me semble que tout le monde me regarde comme une bête curieuse dans cette vilaine ville de Bourges.

J'aimais bien le docteur Desourteaux ; mais mon amitié augmenta lorsque je vis la grande colère qu'il montra en apprenant la réception qui nous avait été faite par MM. Morin et Robert. Il était le médecin extraordinaire de ces messieurs, et il ne se passait guère de mois qu'il ne fût appelé par eux pour quelque élève un peu sérieusement malade.

Nous eûmes beau faire, ma mère, l'abbé Maréchal et moi, nous ne pûmes l'empêcher d'écrire à ces messieurs pour les avertir de n'avoir plus à compter sur lui, son intention étant désormais de choisir sa clientèle.

A quelques semaines de là, maître Denis trouva une excellente place ; seulement on exigeait un certificat de Mme de Puyjoubert chez laquelle il était resté. Il ne rougit pas de venir demander cette pièce à ma mère, dont il avait partout noirci le fils. Mme de Puyjoubert se borna à lui adresser quelques observations pleines de tact et de dignité. Cette conduite si chrétienne de son ancienne maîtresse toucha Denis. Nous ne tardâmes pas à apprendre que son langage était changé.

Je n'étais pas un diable incarné, mais un excellent cœur. Il ne me manquait que quelques années pour être un jeune homme parfait.

Toujours exagéré maître Denis !